

26^e dimanche ordinaire A – 27 septembre 2020

« Que chacun de vous ne soit pas préoccupé de ses propres intérêts ;
pensez aussi à ceux des autres. »
(Lettre aux Philippiens 2,4)¹

Comment utiliser la Bible pour faire de Dieu un être pervers ?

La recette est assez simple : vous prenez un texte qui aborde une question délicate ; vous en extrayez deux ou trois versets qui semblent, à première lecture, rejoindre le sens du passage du Nouveau Testament qui vous intéresse (dans les évangiles de préférence). Et surtout, vous évitez de contrôler la traduction... Voilà ce qui est fait ce dimanche au pauvre prophète Ézéchiël (enfin, ce n'est jamais que de l'Ancien Testament...). Voici le texte dans la traduction liturgique (Ézéchiël 18,25-28) :

Ainsi parle le Seigneur : « Vous dites : 'La conduite du Seigneur n'est pas la bonne'. Écoutez donc, fils d'Israël : est-ce ma conduite qui n'est pas la bonne ? N'est-ce pas plutôt la vôtre ? Si le juste se détourne de sa justice, commet le mal, et meurt dans cet état, c'est à cause de son mal qu'il mourra. Si le méchant se détourne de sa méchanceté pour pratiquer le droit et la justice, il sauvera sa vie. Il a ouvert les yeux et s'est détourné de ses crimes. C'est certain, il vivra, il ne mourra pas. »

Comment un tel texte résonne-t-il aux oreilles d'un chrétien qui croit à la vie éternelle précédée d'un jugement divin (ce n'était pas le cas du prophète Ézéchiël, pour qui il n'était pas question de vie éternelle) ? Que comprend-il ? Que quelqu'un qui a vécu en juste toute sa vie mais commet le mal puis meurt « dans cet état » est bon pour la damnation à cause de ce faux-pas. Par contre, quelqu'un sera sauvé s'il se convertit à la fin de sa vie, même s'il a longtemps vécu dans le mal. Bref, l'état dans lequel on meurt décide du sort éternel, quoi qu'il en soit de ce qui a précédé... S'il en est ainsi, les contemporains d'Ézéchiël qui disent que « la conduite du Seigneur n'est pas la bonne », n'ont-ils pas raison ? Ce dieu n'est-il pas un être pervers qui, pour que les humains s'efforcent sans cesse de vivre une impossible perfection, non seulement les appelle à la conversion, mais les menace aussi de la mort éternelle au cas où ils viendraient à fauter ? Les catholiques de ma génération savent quel pouvoir pervers une telle conception donne à ceux qui sont les seuls à pouvoir absoudre les péchés...

Est-ce donc bien cela, le cœur du message du prophète Ézéchiël dans ce long chapitre 18 ? En réalité, il y développe une réflexion sur la responsabilité de chacun vis-à-vis des choix éthiques qui sont les siens. Son but est de réagir à une forme de défaitisme des gens exilés au milieu desquels il vit. Ils répètent un dicton : « Les pères ont mangé des raisins verts et ce sont les fils qui ont mal aux dents » (v. 2). Une façon de dire que leur malheur est le résultat de la faute de la génération précédente. Ce proverbe n'est pas faux, tant il est vrai que les choix d'une génération ont toujours des répercussions – positives ou négatives – sur les suivantes. Mais là n'est pas la préoccupation d'Ézéchiël. Son problème, ce sont les effets de ce proverbe chez ceux qui le rabâchent : il les pousse à une résignation que le prophète entend combattre. Ces gens se plaignent de ce que la façon d'agir de Dieu à leur égard n'est pas correcte puisqu'il les frappe de malheur pour des fautes qu'ils n'ont pas commises : autant se laisser aller alors, vivre n'importe comment. C'est à cela qu'Ézéchiël s'oppose : que ces gens se reprennent en main et se conduisent avec droiture ! C'est leur vie qui est en jeu ! Et peu importe que leurs parents aient été des justes ou des méchants !

¹ L'extrait de la lettre aux Philippiens proposé pour ce dimanche est tellement riche qu'il supposerait un autre commentaire. Pour une autre fois, peut-être ?

Ézéchiel invite donc ses contemporains à se comporter de façon responsable et à faire les bons choix. Celui de l'iniquité est mortifère. « Quand un juste se détourne de sa justice et fait l'iniquité, *il mourra à cause d'elles*² (c'est-à-dire à cause de l'injustice et de l'iniquité) : *c'est par l'iniquité qu'il a faite qu'il mourra* ». De façon symétrique, « quand un méchant se détourne de sa méchanceté qu'il a faite et qu'il fait le droit et la justice, *il fera-vivre son souffle* ». Pour le prophète, tout est une question de « faire ». À ses yeux, il y a une façon d'agir par laquelle une personne se donne la mort à elle-même – et je doute que le prophète pense ici à la mort physique, car si le méchant perd la vie dès qu'il fait le mal, comment pourra-t-il ensuite se convertir et se mettre à pratiquer la justice ? Mais il y a une autre manière d'agir basée sur la justice et la droiture : quiconque la choisit donne un élan à son souffle vital, un dynamisme à sa vie.

Ce sur quoi le prophète insiste dans ce passage, c'est que l'être humain doit être conscient qu'il a le choix (même s'il croit qu'il ne l'a pas) et que ce choix ne se fait pas une fois pour toutes. Que l'on soit juste ou méchant, on peut « revenir en arrière ». Il s'agit donc pour chacune et chacun d'ouvrir les yeux et d'être lucide sur le chemin qui est le sien. Et si l'on vient à s'apercevoir que le chemin que l'on suit est celui de la malversation, que l'on fasse demi-tour pour renouer avec la vie en s'éloignant de ce qui empoisonne la vie à sa source. Car le Seigneur le répète : « Je ne prends aucun plaisir à la mort de celui qui va mourir [de s'enfoncer dans le mal], oracle du Seigneur Dieu. Faites faire demi-tour [à votre vie], de sorte que vous viviez ! » (18,32, voir le v. 23 et 33,11).

Non, le dieu d'Ézéchiel n'est pas un dieu pervers. C'est un dieu dont le désir est que l'être humain honore le don qu'il a reçu en épanouissant pleinement sa vie. Le Psalmiste le dit avec ses mots : « Il est droit, il est bon, le Seigneur, lui qui montre aux pécheurs le chemin. Sa justice dirige les humbles, il enseigne aux humbles son chemin » (Ps 25,8-9).

Un dieu qui privilégie les pécheurs aux « religieux » (Matthieu 21,28-32)

Voilà le passage de l'évangile de Matthieu que l'extrait d'Ézéchiel est censé éclairer. Il s'agit de la deuxième partie d'un discours qui en compte trois. Jésus l'adresse, dans le Temple de Jérusalem, aux grands prêtres et aux anciens qui l'ont interpellé pour lui demander en vertu de quelle autorité il s'est permis de chasser les marchands du Temple. Jésus leur répond par une question à propos de l'autorité de Jean le Baptiste dont les responsables du peuple n'ont pas cru la parole de conversion. Il leur dit ensuite (traduction revue !) :

« Quel est votre avis ? Un homme avait deux enfants. Il vint près du premier et lui dit : “(Mon) enfant, va-t'en aujourd'hui, travaille à la vigne”. Il répondit et dit : “Je ne veux pas”. Plus tard, s'étant ravisé, il s'en alla. Il vint alors près de l'autre et lui dit de même. Il répondit et dit : “Moi, seigneur !”, et il ne s'en alla pas. Qui des deux a fait la volonté du père ? » [Les grands prêtres et les anciens] disent : « Le premier ».

Jésus leur dit : « Amen, je vous dis que les publicains et les prostituées vous précèdent dans le royaume de Dieu. Car Jean (Baptiste) est venu vers vous par un chemin de justice, et vous ne lui avez pas fait confiance. Or les publicains et les prostituées lui ont fait confiance, tandis que vous, ayant vu cela, vous ne vous êtes même pas ravisés plus tard pour lui faire confiance. »

La petite parabole est d'une grande finesse (la traduction liturgique la massacre complètement, au contraire de Marie Balmory qui l'a bien repérée³). L'histoire joue sur l'opposition entre deux « enfants », deux « rejetons » d'un homme qui leur dit, à l'un et à l'autre, de « s'en aller » – de s'éloigner

² Dans la traduction, les corrections que j'opère par rapport au texte liturgique sont en italiques.

³ Dans *La divine origine*, Paris, Grasset, 1993, p. 264-275.

de lui et de la maison – et de « travailler à la vigne » (et pas « à *ma* vigne »), un endroit où le travail porte des fruits heureux.

Le premier oppose sa volonté propre au désir de l'homme dont il est l'enfant. Non, il n'est pas un « enfant », cet homme n'est pas son maître, et il n'est pas un serviteur pour se conformer au désir de l'autre. Dans un second temps, il se ravise, change d'attitude (on traduit souvent « s'étant repenti », mais la connotation de « conversion » ou de « regret » n'est pas forcément présente) : il passe en effet du refus qu'il a opposé à l'homme, à une décision qu'il prend de son propre chef. Ce n'est donc pas en serviteur obéissant qu'il s'en va, mais en homme libre. Toute différente, la réponse du second est curieuse. Littéralement, il dit : « Moi, seigneur ». À ses yeux, l'homme dont il est l'enfant est un « seigneur », un « maître ». En juxtaposant son « moi » à ce seigneur, il montre qu'il « colle » à lui. Mais en adhérant ainsi à son maître et à son désir, il est incapable de faire ce qu'il lui demande, c'est-à-dire s'en aller, de prendre ses distances !

La question finale de Jésus cache une autre subtilité. En effet, il ne pose pas la question de savoir lequel des deux a fait la volonté de *l'homme*, mais « du *père* ». En réalité, « l'homme » qui a ces deux « enfants » cachait un « père », dont la « volonté » première n'est pas que des enfants le servent en se pliant à son bon vouloir. Sa volonté, c'est d'abord qu'ils s'éloignent de lui (c'est le sens du verbe grec qu'il emploie), qu'ils prennent leur autonomie. Et s'éloigner, c'est marquer la distance par rapport à lui, par rapport à son désir ; c'est refuser d'être le serviteur de ce géniteur. C'est ce que fait le premier quand il oppose sa volonté (« je ne veux pas ») à l'ordre reçu. Mais de la sorte, il réalise paradoxalement le désir du « père » de le voir assumer librement en fils son propre désir.

L'application que Jésus fait de cette petite histoire concerne directement ses interlocuteurs, les grands prêtres et les anciens. Eux, les guides religieux du peuple, ils ont veillé à ne jamais transgresser les ordres de Dieu et la tradition qui en est dérivée et dont ils sont les gardiens. Ils sont ainsi restés collés à Dieu, comme des serviteurs attachés à leur Seigneur. C'est pourquoi ils n'ont pas été capables d'accorder leur confiance à un Jean Baptiste qui bousculait leurs usages et leurs façons de faire, les invitant à « changer de mentalité » en vue d'accueillir la nouveauté qui se préparait. Certes, ces fidèles d'entre les fidèles ne seront pas bannis du Royaume. Mais auront-ils vécu ? Auront-ils (re)connu le dieu dont le désir est de devenir père de fils libres ? Non sans provocation, Jésus oppose alors à ces autorités religieuses, les collecteurs d'impôts et les prostituées. Ces gens vus comme des pécheurs publics les précèdent dans le Royaume. Se sachant à distance de la volonté de Dieu, eux ont été sensibles à l'appel du Baptiste qui appelait avec force à un renouvellement de tout l'être (voir Matthieu 3,7-12). Dans la mesure où ils l'ont fait, ils sont déjà entrés dans le Royaume.